

Le roman à venir

Paul-André Bibeau

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bibeau, P.-A. (1973). Le roman à venir. *Liberté*, 15(1), 122–134.

Le roman à venir

1. L'HOMME D'ICI... LÀ-BAS.

Au cours des dix dernières années, la plupart des romanciers se sont efforcés de découvrir la langue et le style qui correspondraient le mieux à notre spécificité de québécois.

Réagissant contre certains de leurs aînés qui avaient tourné dos à « l'homme d'ici », ils se sont carrément défini comme nord-américains et n'ont pas hésité à recourir à des modes d'écriture qui s'accordaient davantage à notre rythme de vie et reflétaient avec justesse notre état d'âme collectif.

Mais passé ce brusque virage, on en est toujours à s'interroger sur l'orientation à donner à notre littérature ; ce qui signifierait peut-être que les réponses apportées au cours des années 60 se révéleraient aujourd'hui inadéquates et ne correspondraient plus à un contexte qui placerait « l'homme d'ici » à la croisée d'un vaste réseau d'échanges (modes ultra-rapides de circulation des idées, de l'information... et, conséquemment, accélération du cours de l'histoire) et décloisonnerait ses horizons au point qu'il se sente désormais impliqué dans une réalité plus complexe que le simple terroir national (ou continental).

Si le québécois a mis tant d'années à découvrir qu'il était nord-américain, il se voit aujourd'hui emporté par un tourbillon (les vents de la révolte, de la contestation... et de la

contre-culture qui circulent autour du monde et font vaciller les anciennes échelles de valeur) qui le force à se percevoir comme l'un des multiples canaux où se manifeste une conscience nouvelle. D'où, de la part des jeunes, une désaffection pour les vieilles photos de famille (le pittoresque, la saveur locale) et le rebrassage des souvenirs (mythes, peurs et complexes), et la recherche... la recherche avide d'horizons inexplorés qui les mènent aux antipodes d'un monde qu'ils renient et auquel ils refusent de s'intégrer.

Et durant ce temps, leurs aînés (les jeunes d'hier) se morfondent à esquisser les traits de cet écrivain de génie qui saurait nous récupérer (histoire, caractères spécifiques, rapports de l'homme au territoire) aux yeux du monde et faire accéder nos lettres à l'âge adulte.

D'hier à aujourd'hui, le balancier oscille donc entre une opération de rattrapage (dont nous sommes si familiers au Québec) et une aventure nouvelle qui nous situerait à la crête de cette vague de fond jaillie du lointain de la conscience et appelée à secouer l'homme, à faire éclater ses structures mentales et à le projeter vers un avenir sans commune mesure avec ce que nous aurions pu imaginer. Et tout dépend alors de la conception que chacun se fait de la littérature et, plus spécifiquement de l'écriture : s'agit-il d'ériger des monuments à la mémoire d'un peuple et de s'en tenir au rôle de témoin ou de miroir d'une collectivité ; ou s'agirait-il plutôt de projeter ses sondes loin au-dedans de soi, à la recherche de champs de conscience inexplorés et en quête des devenir possibles de l'homme ?

S'il est normal que les aînés, tout imprégnés de la culture du passé, se réfèrent presque malgré eux à des modèles ou à des définitions stéréotypées de ce que peut être une littérature nationale, il est aussi normal que des jeunes, nés à une autre époque et davantage sensibles aux valeurs du présent, empruntent des voies plus en accord avec leur esprit vierge et aventureux.

Et si, en accord au rythme de l'évolution, ces jeunes se voient emportés par un courant qui amorce la recherche... et la descente en l'homme de pouvoirs nouveaux, il ne fait

aucun doute que les résultats de leur démarche se révéleront d'une plus grande nécessité pour « l'homme d'ici » que des photos de famille dont nous possédons suffisamment d'exemplaires et qui nous enlèveraient davantage dans le passé.

Affirmations gratuites, objectera-t-on, ... rêves d'illuminé...

Mais nous ne saurions y répondre sans nous être resitués dans un ensemble plus vaste et nous être interrogés sur le rôle du romancier dans un monde où les découvertes de l'homme de science ont transformé radicalement nos modes de percevoir, nous transmettant de l'homme une image à la fois terrifiante et exaltante et nous laissant entrevoir un avenir de mutation en profondeur et de libération tant psychique que physiologique.

II. EN DEÇÀ DU MIROIR... ET PAR-DELÀ.

Décryptant les vestiges des temps les plus reculés et faisant table rase de mythes et religions, pénétrant la surface des choses, découvrant l'infiniment grand dans l'infiniment petit et apprenant à en maîtriser les lois, réévaluant le temps, comprimant l'espace, abolissant distances et frontières et réduisant la terre à la dimension d'un village, l'homme de science mène depuis le début du siècle l'aventure la plus fascinante... et sans doute la plus inquiétante dont l'homme parvient difficilement à assimiler toutes les découvertes.

Ebranlé dans ses modes de voir et de sentir, plongé dans un monde sans pôle ni bornes dont la surface est soumise à toutes les variations, et entraîné malgré lui à une foule de réajustements, l'homme d'aujourd'hui se trouve pris d'une sorte de vertige, d'euphorie, et d'un malaise, d'une insécurité si grande qu'il serait parfois tenté de revenir à ses anciennes idoles et cherche l'évasion dans les excès de toutes natures.

Mais sur une terre sans cesse plus étroite où les télécommunications ont l'effet d'un miroir amplifiant, il ne se voit accordé aucun répit et est emporté par un tourbillon d'images qui, en lui restituant instantanément ses misères, sa cruauté,

ses injustices, opèrent en lui un choc tel et occasionnent une prise de conscience si brutale qu'il se trouve du fait entraîné dans un processus de rejet... de distanciation par rapport à lui-même et de recherche avide d'un mieux être.

D'où les courants de révolte et de contestation, et d'où l'éclosion d'une contre-culture soi-disant axée sur le renouvellement en profondeur de l'homme et la création d'un monde libre et harmonieux.

Et dans un pareil contexte de chambardements, de complet réajustement de nos modes de percevoir et de mouvement accéléré vers l'avenir, le romancier occupe à vrai dire une bien modeste place et prend souvent l'allure de retardataire... ou d'inadapté. Continuant à nous enfermer dans l'univers clos des passions et d'une individualité aveugle et microscopique, il n'a, depuis des siècles, modifié sa perspective et délimite de la sorte le champ de ses intuitions à la découverte des mécanismes de l'échec et de l'enlisement. Mais dans un temps où l'homme aspire plus que jamais à s'arracher à lui-même et à découvrir des espaces (intérieurs ?) infiniment plus vastes et salubres, un tel repli sur des modes anciens de prospection ne risque-t-il pas d'apparaître fataliste et à contre-courant de cette recherche amorcée par le scientifique qui, audacieusement, projette de libérer l'homme (grâce à ses découvertes en biologie) de nombre de ses déterminismes et d'élargir ainsi le champ de ses possibilités.

Conscience alerte, le romancier ne saurait tourner dos au siècle et risquer de demeurer en marge d'un des tournants possibles de l'évolution.

Quelle attitude alors adopter ?... et qu'a-t-il lui-même à dévoiler d'aussi comparable et d'aussi fascinant qu'une aventure nouvelle qui entraînerait l'homme vers des sommets jamais atteints ?

Au fait, peu d'attitudes possibles ; et, du rôle de dénonciateur au rôle de témoin avide ou indifférent, il y a un égal retrait et une même impuissance devant des transformations dont il peut difficilement mesurer la portée.

A moins peut-être... oui, à moins sans doute qu'il décide de se transformer lui-même en expérimentateur et tente

de découvrir des champs de conscience inexplorés dont la mise à jour apporterait à l'homme des réponses tout aussi valables (et sinon plus) que cette gamme d'équations et de formules chimiques qui présentent à vrai dire une part inquiétante d'impondérable.

Mais quelle pourrait être cette perspective nouvelle... et jusqu'où le romancier pourrait-il nous entraîner dans ses expérimentations ?

III. CHAMP LIBRE.

A) Des limites du roman traditionnel.

D'abord quelques clichés.

Dans le roman traditionnel, on saisit les temps forts de la vie des personnages et nous les présente en état de crise ou en période de tourmente. Soulevés par la passion, ils sont à la recherche de l'amour ou de la fortune et se voient entraînés dans une suite sans fin de conflits qui les mènent le plus souvent à leur perte. Chez les plus grands, il s'agit plutôt de quête de la vérité ou d'une quelconque raison d'être : Don Quichotte, Pantagruel, Gulliver, Candide, l'arpenteur de Kafka et même le Molloy de Beckett.

Les personnages prennent alors l'allure de héros ou de anti-héros à travers lesquels le lecteur tente de se reconnaître ou en qui il voit un reflet exact de notre condition d'homme aux prises avec la vie.

Et le lecteur et l'écrivain se mirant l'un dans l'autre et ne parvenant plus à se défaire d'une image qui, reproduite à l'infini, en est venue à s'imposer comme la seule possible, il s'ensuit que le réel est depuis toujours perçu à travers une grille unique (la passion, l'angoisse ou la tourmente) et sous un angle invariable : le gros plan sur la vie intérieure du héros.

Très fortement caractérisé et lié par une foule de déterminismes (hérédité, milieu et autres lieux communs), le personnage du roman traditionnel consume donc sa vie à la réalisation d'un rêve ou d'une passion qui, en le mettant

en butte à d'autres personnages (dont caractère et buts différents) l'entraîne à l'héroïsme, au crime, à la désillusion ou à une forme mitigée de réussite ou de vérité. Et colorés par cette passion, êtres et objets sont perçus à travers les filtres déformants (le laid, l'utile, le méprisable, le bon, le contingent, l'absurde, etc.) qui en font de simples appâts ou leur confèrent un sens (fonction des appétits ou de l'impuissance existentielle) et une dimension qui sont aux antipodes de leur exacte réalité.

Prisonnier de son individualité, le personnage (possédé) devient une sorte d'axe autour duquel gravitent nombre d'idées ou d'obsessions et qui, à demi aveuglé (perception sélective brouillant tout ce qui n'est pas lié à la passion) voit se dérouler sous ses yeux un mélange confus de couleurs et d'ombres. Et, confondant le réel avec cette vision opaque et désordonnée (l'incessant bourdonnement d'un mental agité ; cf. Molly Bloom), il en vient au fur et à mesure de ses échecs à éprouver une lassitude (âme morte) et un dégoût (nausée) qui lui font prendre sa condition en horreur. Se sentant seul (étranger) et traqué (le terrier) et se croyant à jamais isolé, il s'abandonne et sombre dans une vie végétative (moribond, mollusque ou déchet) où il prend l'allure d'un infirme qui, dans l'attente de la mort, rampe et pivote interminablement sur lui-même.

Et, à ce point-ci de la courbe (de Flaubert à Gogol, à Dostoïevski, à Joyce, à Kafka, à Beckett, à Faulkner, à Burroughs) où nous assistons à l'effondrement de l'individualité, nous nous retrouvons comme jamais au bord du précipice et nous nous voyons acculer soit à faire un bond en arrière et à reprendre sans fin les mêmes cycles, soit à chercher des voies nouvelles.

B) De la possibilité d'outrepasser ces limites.

Ayant depuis toujours centré son faisceau sur l'individualité et connaissant désormais les limites de ce monde si étroitement cloisonné et étouffant, le romancier doit à ce point-ci se demander s'il y a des issues possibles... ou s'il y a possibilité de modifier sa perspective et de constituer une image nouvelle de l'homme qui le resituerait à sa juste place

dans le temps et dans l'espace (ou plutôt lui ferait découvrir en lui un temps et un espace dont il serait totalement coupé) et lui laisserait entrevoir ces plages de calme qui s'étendent derrière les murs de l'« ego ».

Car, bien entendu, il existe un temps plus vaste que le simple temps du déroulement des passions et des séquences désordonnées d'un mental agité ; morcelé, fragmenté, le temps intérieur tisse autour de chaque individu un réseau de couloirs étroits où se multiplient heurts et anecdotes et se répètent sans fin les mêmes drames. Et, s'il est un temps sans commune mesure avec le temps anecdotique, il est aussi un espace autre que ce champ limité qui n'a pour profondeur que le va et vient d'un personnage à la merci d'un rêve ou d'une passion.

D'où la nécessité d'une perspective nouvelle... car en continuant à faire du gros plan sur la vie intérieure des personnages le romancier se condamne à offrir du réel une vision fragmentaire... et donc faussée et distordue.

Mais cette perspective nouvelle, cette vision déstructurée, le romancier est-il en mesure de nous la transmettre s'il n'a pas lui-même fait éclater les grilles qui délimitent sa conscience et lui ont toujours imposé un champ de prospection si exigü ? Voilà certes le problème central, car la grille ultime qui sous-tend l'oeuvre créée est évidemment la conscience du romancier... romancier que le poids des siècles et la force des conventions nous ont appris à définir de façon particulière et qui, entraîné par un courant de civilisation, se voit du fait héritier d'un mode de voir et de sentir.

Pour parvenir à se libérer et devenir intérieurement aussi vaste que possible, le romancier est donc appelé à faire table rase d'une foule de préjugés et d'habitudes mentales qui ont leur origine dans un passé historique et, parfois même dans un passé biologique qui nous reporte au tout début de l'échelle évolutive. Voilà certes une entreprise colossale et qui ne va pas sans soulever de nombreuses questions, toutes plus troublantes et en apparence insolubles les unes que les autres.

- 1) de l'élargissement du champ de la conscience.
- 2) de la perspective nouvelle du romancier.

1) D'abord, n'est-il pas utopique de vouloir élargir le champ de la conscience alors qu'une bonne part de nos limites seraient inscrites dans nos circuits nerveux et dans l'organisation même des cellules ? Et, est-il seulement possible de faire éclater les murs de l'« ego », cette structure à ce point tenace qui, même si elle rend l'homme prisonnier de lui-même, ne lui en confère pas moins, dans sa peur et sa faiblesse, une certaine forme de sécurité ? Et les instincts... et les passions... et l'agressivité, comment opérer la transmutation des forces adverses en lumière ? Et n'y aurait-il pas alors risque de détraquer le principe moteur de l'évolution ? Ou ne nous verrions-nous pas plutôt entraînés dans des cycles nouveaux qui nous différencieraient de l'homme contemporain autant que nous sommes aujourd'hui différents de l'homme des cavernes ?

2) Et à supposer qu'un créateur s'engage sur une pareille voie, quelle part ferait-il désormais à l'homme dans son oeuvre ? Le désincarnerait-il totalement ou le réduirait-il à une simple entité, complète en elle-même et n'aspirant à rien d'autre qu'à s'immerger dans le tout ? Et qu'en serait-il alors de l'anecdote ou du déroulement possible d'une action dans le temps et dans l'espace ? Et balayant de son faisceau le champ le plus vaste qui soit, le romancier se condamnerait donc à rétrécir son réseau de prospection et se verrait pour ainsi dire acculer au silence ? Mais si de nouvelles sphères étaient découvertes... et un langage nouveau... et un pouvoir accru des mots lié à une plus grande pénétration d'esprit ?

C) Par-delà les limites.

En ce qui concerne notre première série de questions, je ne doute pas qu'il soit possible de faire éclater les murs de l'individualité et d'élargir du fait même le champ de la conscience. Et la première habitude mentale dont nous devrions nous débarrasser est cette manie du cloisonnement qui nous enferme dans un matérialisme et un rationalisme sans issues alors qu'une civilisation voisine nous trace depuis des siècles les voies vers l'infini.

Pour ce qui est de la perspective nouvelle du romancier, les questions soulevées n'ont rien de particulièrement rassurantes.

Mais précisons au départ que la recherche de l'angle le plus vaste (et le plus juste) ne condamne nullement le créateur à une vision désincarnée et nécessairement froide et distante. L'infini se trouve en effet recelé dans le quotidien le plus banal ou la réalité la plus précaire et la plus mouvante : de l'infime brin de poussière au geste ou à l'objet en apparence inutile. Il ne s'agit donc pas de couper l'homme du réel, mais de le mettre en communication avec une part essentielle de la réalité qui à chaque seconde lui échappe et le prive d'un sentiment de cohérence et de paix et d'harmonie.

Continuant à oeuvrer sur les mêmes matériaux, le romancier sera désormais appelé à nous en offrir une vision nouvelle qui, derrière le voile des apparences et les tempêtes de surface, nous révélera un univers dont rien ne nous sépare et au sein duquel nous pouvons nous répandre jusqu'à tout englober et être par tout englobé. Sa principale tâche consistera ainsi à purifier et à élargir son regard de façon à réduire à néant ses échelles de valeur et à percevoir êtres et événements dans leur véritable dimension. Approfondissant d'une oeuvre à l'autre sa démarche, il nous réapprendra à nous situer dans le tout et donnera une portée nouvelle au moindre de nos gestes ou à la plus horrible de nos tourmentes.

Cette perspective nouvelle entraînera nécessairement des modifications dans l'art de mener le récit et de présenter faits et personnages.

L'anecdote devrait, à mon avis, se réduire à peu de choses et se situer au niveau d'un quotidien dépouillé de cet éclat et de cette mise en scène qui visent à produire des effets et nous éloignent de la vérité toute simple. Et, à la limite, cette anecdote est appelée à se dissoudre dans un ensemble beaucoup plus vaste où gestes, paroles et objets s'étaleraient dans une même harmonieuse coulée ayant pour arrière-fond un espace d'une profondeur telle qu'ils se verraient réduits à la dimension d'ondes fragiles à la surface d'un océan.

Et autant l'action devrait-elle s'apparenter à nos gestes

les plus simples et être restituée dans un quotidien sans apprêt, autant le personnage devrait-il se transformer et cesser d'être perçu comme le centre d'un univers hostile et inaccessible. Ce qui ne signifie pas qu'il serait exempt d'angoisse et de passions et n'aurait de caractère propre ; mais loin de constituer l'essentiel et d'accaparer tout l'espace romanesque et le champ de la conscience, cette tourmente (les séquences désordonnées d'un mental agité, en liaison directe avec le cours des passions, lui-même fonction de la vie souterraine de l'inconscient et de l'organisation et des rythmes cellulaires) apparaîtrait désormais comme un simple écran vibratoire (comparaison, bien entendu... et qu'il ne faudrait pas prendre au sens mathématique et scientifique du terme ; voir en ce sens : appendice 1) faisant obstacle à la fusion de l'être au tout et le rendant prisonnier de lui-même. Au lieu donc de graviter dans un univers étroit, le romancier se situerait au-delà des limites de la vie intérieure de ses personnages et nous ferait percevoir leurs luttes non comme une épopée ou le lot d'une fatalité, mais comme un tenace circuit de réflexes (simple comparaison, toujours... il s'agirait de mettre en évidence le caractère répétitif des courants internes, tant au plan mental qu'au plan vital) qui entretiennent en lui le désordre et le coupent de l'unité première. Réduites à leur juste dimension, ces luttes apparaîtraient ainsi comme l'infime partie d'un tout dans lequel nous sommes immergés... mais sans que nous y participions intérieurement.

Une pareille approche exige, il va sans dire, un réajustement du style et de la structure d'ensemble du récit. Et me viennent aussitôt à l'esprit quelques-unes des qualités de cette écriture qui, sans être nouvelle, se révélerait la plus adéquate à balayer des champs illimités :

la TRANSPARENCE... la CONCISION...

la MOUVANCE...

et, parfois : CONDENSATION...

ÉCLATEMENT...

et AMPLITUDE...

et HAUTE VOLTIGE, ponctuée de rechutes dans une langue des plus obscures.

Loin d'être confuse, l'oeuvre créée devrait apparaître d'une limpidité telle que le lecteur puisse d'un seul jet plonger le regard des racines de son mal de vivre aux plus lointains horizons qu'il porte en lui et que le moindre geste, et que le moindre souffle lui permettraient d'atteindre.

Une perspective aussi exigeante ne laisse donc place à aucun de ces filtres qui teintent diversement le réel au gré de l'humeur d'un écrivain avant tout désireux de produire un effet : que ce soit de briller, d'émerveiller, de terrifier ou d'embrigader. S'effaçant totalement devant le réel et ne laissant aucune trace de lui-même dans son oeuvre, le créateur est appelé à une sorte d'ascèse qui transformera sa pratique de l'écriture en exercice de transmutation intérieure ; libérant peu à peu le champ de sa conscience de tous ces tourbillons et courants qui l'isolent en lui-même et délimitent son travail, il parviendra à un état de si totale réceptivité qu'il n'y aura plus de distorsion entre la réalité perçue, le réel en soi et les mots choisis pour le transmettre.

Aboutissement sans doute d'une longue trajectoire qui, du mythe au roman d'aventure et à l'effritement de dieux et héros, nous mène au seuil d'une ère nouvelle où l'homme en voie de s'affranchir d'une foule de déterminismes entreprendra la mise sur pied d'une civilisation sans commune mesure avec la nôtre.

1) EN GUISE DE CONCLUSION...

Le but d'une pareille réflexion n'est pas tant d'apporter des réponses que de soulever des questions... ou d'aborder un problème dans une optique nouvelle.

Ce que sera la littérature dans 15, dans 20 ou dans 50 ans, personne ne pourrait le prédire. Mais il est à mon avis important de nous situer dans une perspective évolutionniste et de restituer le créateur dans son rôle de guide en quête de champs d'exploration nouveaux. Dans son état actuel, en effet, le roman ne saurait subsister aux profondes transformations amorcées par l'homme de science dont les

découvertes changent du tout au tout nos modes de percevoir et rendent fatalement désuètes les grilles du roman traditionnel.

D'où la nécessité d'approches nouvelles plus en accord avec une réalité perçue dans toutes ses dimensions et répondant chez l'homme à une volonté fondamentale de libération.

Et l'« homme d'ici » n'ayant contracté aucun lien avec le passé, il n'y a pas de raison pour que l'écrivain québécois ne se lance à fond de train dans l'aventure.

II) ...ET D'AUTO-CRITIQUE.

Cet essai ne serait-il qu'un tissu d'aberrations et refléterait-il les errances de la pensée d'un autre de ces esprits aliénés dont est jalonnée toute l'histoire de nos lettres ?

Pour ceux qui, solidement enracinés, veulent transmettre à l'homme de demain les reliques des ancêtres et les déchets du passé, inévitablement ! Mais pour ceux qui, incultes, préfèrent se frayer une voie vers l'avenir et tentent de s'affranchir d'un héritage trop souvent lourd à porter, l'aventure paraît sans doute valoir tous les risques.

Travail de défrichement... cheminement le long de cours torrentueux... découverte de terres nouvelles...

Les voies du plus parfait et du plus complet connaître...

Et dans cette civilisation des loisirs où l'homme se verra plus que jamais confronté à lui-même, l'occupation essentielle ne deviendra-t-elle pas de connaître... et, donc, de s'engager dans un processus de canalisation et de transmutation de cette énergie et de ces forces adverses qui, libérées des contraintes du travail, se déchaîneront et submergeront inévitablement l'organisme ?

APPENDICE 1.

Si justes en apparence soient-ils, je n'ai recours à ces termes (écran vibratoire) que dans un sens comparatif.

Comme déjà noté, j'entends ici signifier qu'il importe d'offrir de la passion une image renouvelée qui se rapprocherait davantage de la réalité prise dans sa dimension la plus globale. Non pas, donc, qu'il faille aseptiser la vie intérieure de l'homme et la transposer en termes d'équation et de froides théories. Les désirs, la violence, devraient au contraire apparaître sous leur jour le plus cru et révéler leur caractère aveuglant et envahissant. Mais, restitués dans un espace multidimensionnel et aperçus des champs d'un devenir possible de l'homme, ces mêmes désirs offriraient l'allure d'un mince tissu de réflexes développés par l'organisme pour répondre à certaines menaces et suffire à certains besoins.

Cependant, je le répète, il ne s'agit pas de se placer dans une perspective scientifique (qu'il ne faudrait toutefois pas ignorer, au risque de perpétuer une version mythique du réel et d'enfermer l'homme dans un univers clos et sans issues possibles), mais d'avoir recours à toutes les ressources du langage pour laisser transparaître notre véritable condition d'homme... et d'homme en perpétuel devenir.

APPENDICE 2.

Avoir recours à toutes les ressources du langage.

Avoir aussi recours à toutes les possibilités d'association, d'articulation d'un récit et des divers éléments du réel.

Déstructurer temps et espace.

Construire une réalité infiniment plus vaste et à la fois une et multiple.

Créer, explorer et ne plus se contenter de reproduire ou décalquer.

PAUL-ANDRÉ BIBEAU